

Feuilleton du "Journal pour tous"

FIANCÉ PAR DÉVOUEMENT

(Suite et fin)

Je hâtaï mon retour dans la capitale où je repris mes travaux scientifiques. Deux fois par semaine j'allais faire une visite à ma petite maourante, aux grands yeux bleus. Elle avait dû être bien jolie ; mais la fièvre hectique avait ravagé sa pauvre figure, et elle n'avait plus de beau en elle que son regard et son sourire.

Il me semble que, dès mes premières visites, elle ne me déplaisait pas trop, et que je ne la considérais plus comme une vulgaire malade, chez laquelle le médecin ne voit que la maladie à soulager et à guérir. Une intuition mystérieuse me disait : tu peux la sauver par l'amour.

Je parus m'intéresser beaucoup plus à elle, je vins la voir tous les jours. Quelquefois je venais souper et je restais la veillée. Je lui apportais des livres, des douceurs, des riens qui amusent toujours une jeune fille. Je lui apportais enfin, ce qui était mieux, des paroles douces et de la gaieté.

Je lui racontais des histoires folles pour l'amuser ; la mère la voyant rire, ce qui ne lui était arrivé depuis bien longtemps, me remerciait d'un regard qui était pour moi un encouragement.

Peu à peu, un semblant de santé revint à la pauvre poitrinaire. La mère avait raison : l'amour était le meilleur remède.

Alors, par un de ces beaux soirs d'automne qui sont les derniers soirs des phthisiques, je fis à Marguerite un aveu d'amour, un aveu qui semblait sincère.

Oh ! la chère rougeur qui colora ses joues pâlies ! Oh ! ce sang qui circula sous l'émotion ! Elle l'attendait, cet aveu, elle le désirait, et, en l'écoutant, elle n'était plus la même déjà, ayant son pauvre visage illuminé, retrouvant sa beauté d'antan.

Le lendemain, j'achetai chez le bijoutier la plus jolie bague que je pus trouver. Quand je l'eus apportée à Marguerite, quand cette malheureuse vit ce bijou qui était bien, pour elle, le cher anneau de fiançailles, elle eut un cri de bonheur.

— Tout n'est pas fini pour moi ! Je vais me marier, petite mère, me marier bientôt, aussitôt que je serai guérie.....

— C'est trop beau, me dit la mère confuse, comment pourrai-je vous remercier?.....

Hélas ! ce ne fût plus très long. Avec les premiers froïds et la chute des premières feuilles, la fièvre, la toux et les crachats réapparurent. Je fis l'impossible pour prolonger son existence, mais mes efforts étaient impuissants ; la science était vaincue. Marguerite comprit qu'elle allait mourir, mais elle s'en allait calme, souriante, me remerciant, avec des phrases que je n'oublierai jamais, des deux mois de bonheur que je lui avais donnés.

J'avais exigé qu'elle s'installât dans le midi de la France, où il n'y a pas d'hiver, où je louai pour elle une petite maison ensoleillée, enfouie sous les roses, les glycines et les chèvrefeuilles.

C'est là qu'elle mourût par un matin de beau soleil, en laissant en quittant cette terre un sourire extatique sur ses pauvres lèvres marbrées.

Par mes soins il y eut des montagnes de fleurs sur son cercueil ; je voulais que sa mère eût au moins la consolation de voir partir son corps, comme partent ceux des gens heureux.

Depuis, sa mère habite là-bas où sa fille est morte. Chaque année, aux vacances de l'automne, j'y vais passer une ou deux semaines, parmi les souvenirs de Marguerite. Nous parlons d'elle, au cours de longues promenades, et j'ai compris que mon rôle de médecin de l'âme n'était pas fini, qu'il y avait encore à consoler et à soutenir celle, qui m'a voué depuis une reconnaissance éternelle, pour le sacrifice que j'avais fait en faveur de sa fille.

Docteur MARCUS.

PENSÉES ET MAXIMES

Pour connaître le fond du cœur d'un homme, il suffirait de savoir quelle idée il se fait du Paradis et comment il se représente l'enfer.

Les combats de la vie sont surtout les luttes contre soi-même.

Nous sommes les jouets des événements extérieurs, mais les maîtres de notre volonté.

MADemoiselle X...